



WANG Anyi
LE PLUS CLAIR
DE LA LUNE

Roman traduit du chinois par Yvonne André



Éditions
Philippe Picquier

Extrait de la publication

WANG Anyi

LE PLUS CLAIR
DE LA LUNE

Roman traduit du chinois
par Yvonne André



*Éditions
Philippe Picquier*

OUVRAGE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION DE CHEN FENG

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS PHILIPPE PICQUIER

Le Chant des regrets éternels
Amour dans une petite ville
Amour sur une colline dénudée
Amour dans une vallée enchantée
A la recherche de Shanghai

Titre original : *Yue se liaoren*

© 2009, Wang Anyi

© 2013, Editions Philippe Picquier
pour la traduction en langue française

Mas de Vert

B.P. 20150

13631 Arles cedex

www.editions-picquier.fr

Conception graphique : Picquier & Protière

En couverture : © Wang Yidong, *The Yulan Magnolia*

ISBN : 978-2-8097-0888-2

Maintenant, elle avait sa place à leur table. Ils étaient tous ses amis, ses aînés de vingt, trente et même quarante ans. Etant d'une autre génération, ils lui témoignaient l'affection des aînés. Dans cette ambiance bienveillante, elle avait retrouvé pour un temps une certaine stabilité.

Elle, on l'appelait Titi. Qui donc l'avait ramassée et amenée à cette table ? On ne savait plus très bien. Peut-être que l'un d'entre eux l'avait ramassée, puis passée à un deuxième qui l'avait repassée à un troisième, et finalement, elle avait pris place à côté de Jian Chisheng. On aurait dit l'histoire de la princesse au pois, recueillie par la garde royale qui l'avait confiée au premier ministre qui l'avait remise au roi. Lui, Jian Chisheng, assis à côté d'elle, était un colosse qui remplissait tout son fauteuil. Des cheveux tout blancs, taillés en brosse, faisaient ressortir un cou puissant qui semblait prolonger les joues. Sur son visage aux traits nets, la peau se tendait, sans relâchement. Regard vif dans de longs yeux bridés d'homme du Nord. Trente ans auparavant, ce

regard était acéré, mais il était à présent tempéré par un léger sourire. Ce sourire, qui relevait les coins de sa bouche, donnait de la douceur à tout le visage.

Marie Hu, assise en face de lui, observait ce visage, adouci par la lumière tamisée. Surprise : était-ce bien lui, Jian Chisheng ? Il pouvait donc avoir cette expression, mais laquelle au juste ? De la tendresse. Cette tendresse qu'il ne lui avait jamais manifestée, voilà qu'il la donnait à cette gamine. Mais elle n'en concevait aucune jalousie. Elle discernait de la faiblesse dans ce sentiment. Oui, Jian Chisheng était affaibli. Comme il était orgueilleux autrefois, d'un orgueil démesuré, au temps où il était avec elle. Elle avait connu la période la plus ardente de sa vie, quand elle était elle-même une femme intrépide. A l'époque, personne n'aurait pu rivaliser avec eux ! C'était leur jeunesse, légère, excessive, bouillonnante de vie. Ne sachant pas borner leurs désirs, ils vivaient à crédit.

Puis elle était partie pour le Japon, avait découvert les fleurs de cerisiers, écouté les Japonais en parler. Elle s'était dit qu'elles étaient comme ses amours avec Jian Chisheng qui s'étaient épanouies d'un seul coup et fanées de même. Elle songea à cette beauté de la langue chinoise qui ne dit pas que les fleurs se fanent mais qu'elles font leurs adieux. Quel verbe extraordinaire, vraiment, que celui-là : elles prenaient congé du ciel et de la terre, elles se disaient adieu les unes aux autres. Néanmoins, à ses yeux, les fleurs de cerisiers étaient trop chétives, trop féminines de forme comme de couleur, alors qu'avec Jian Chisheng, sa liaison avait eu la violence

d'une explosion volcanique. Elle fut cependant émue par la floraison des cerisiers. Les fleurs emplissaient le ciel et couvraient le sol, et elle ne voyait qu'un mot susceptible de les décrire – cette fois, elle découvrait les limites de la langue chinoise –, il lui fallait recourir à une comparaison, c'était un « brouillard ». Une splendeur par accumulation de petites fleurs qui l'emportaient par le nombre. Et au moment où elles foisonnaient le plus, soudain, c'était la fin. Comme le disaient leurs admirateurs, certaines fleurs sont belles quand elles éclosent, d'autres quand elles se flétrissent, mais les fleurs de cerisiers ne se flétrissent pas. Avant que ne vienne le temps de la décrépitude, en un clin d'œil, le rideau tombe.

Le patron de ce restaurant situé dans un centre commercial à la mode était taïwanais. Ayant fait ses études aux Beaux-Arts, il avait conçu l'aménagement de son restaurant dans un style moderne et postmoderne. Tous les matériaux étaient transparents ou translucides ; ils laissaient passer la lumière et, par contraste, l'éclairage était minimal. Dissimulé dans le plafond et au sol, il traversait la transparence des murs, des tables, des chaises, de la vaisselle, de l'alcool qui remplissait les verres. Il éclairait par réfraction, si bien que l'on ne savait plus d'où venait la lumière. Seuls les visages se détachaient, ils flottaient dans la demi-obscurité, blancs, minces, imprévus comme des masques. Par là, les convives étaient un élément du décor moderniste.

Chose étrange, malgré l'abstraction des masques, les visages présentaient des différences.

Trop superficielles certes pour révéler des traits de caractère, et cependant formes exacerbant et figeant ces caractères, à la façon d'un maquillage d'Opéra de Pékin. Une certaine vie s'exprimait à travers ces représentations.

Pâle, menu, le visage de Titi semblait s'éloigner rapidement de cette assemblée. Il reculait, reculait vers un arrière-plan lointain. Toujours net, un fin trait de pinceau de style minimaliste soulignant les sourcils et les yeux. Il semblait vide à première vue, mais on y décelait une certaine tension qui dominait tout le reste et l'englobait complètement.

D'où vient cette petite poupée ? se demandait Marie Hu. Des filles comme elle, on en voit partout dans les avenues. On pouvait en désigner une les yeux fermés tant le style à la mode masquait leur personnalité. Elles avaient la même odeur, un certain parfum international. Il fallait un effort considérable pour percer l'enveloppe de surface et discerner les particularités du visage. Voici que maintenant un de ces visages avait surgi à leur table, cette table postmoderne, comme une poupée de Jian Chisheng. Ce géant de Jian Chisheng pouvait d'un geste la prendre dans ses bras. Marie était seule à savoir que la stature imposante de Jian Chisheng cachait en réalité un certain relâchement, car l'homme était usé de l'intérieur.

Dans ce tableau abstrait, Jian Chisheng ressortait nettement aux yeux de Marie. Parce qu'elle le connaissait bien. Elle savait que la force de Jian Chisheng déclinait inexorablement, il pouvait tout juste embrasser de petits objets, légers comme cette

poupée. Cette opposition entre un homme massif et une petite gamine créait l'illusion d'un rapport de protection et de dépendance. Marie songeait qu'autrefois il était tendu comme un arc de la tête aux pieds. Jamais il n'aurait envisagé de protéger quelqu'un. Il ne voyait partout qu'ennemi. Il méprisait les femmes, non pas tellement par sentiment de supériorité masculine, mais plutôt à partir d'une idée mécanique de nature physique, parce qu'elles ne pouvaient faire jeu égal avec lui. Peu à peu, il avait eu besoin des femmes, de femmes de plus en plus jeunes.

Par la suite, quand ils s'étaient retrouvés vivant en célibataires l'un et l'autre, certaines personnes animées de bonnes intentions avaient cherché à les rapprocher, mais Jian Chisheng avait déclaré avec regret qu'il ne s'intéressait qu'aux filles jeunes, que c'était là un vilain défaut masculin. Que pouvait dire Marie ? Puisque Jian Chisheng avait été le premier à refuser, si elle avait fait de même, cela aurait pu passer pour du dépit. Non, en vérité, après avoir vécu la période flamboyante de Jian Chisheng, elle aurait difficilement pu supporter son déclin.

Devant leur table, mais derrière un léger rideau de bambou tombant jusqu'à terre, tel un voile de soie, un orchestre, un authentique orchestre de cordes et de vents, jouait *Nuit de lune au printemps sur le fleuve*. La faible lumière projetait sur le rideau l'ombre des musiciens et de leurs instruments. Les sons étaient aussi délicats que les contours. Le flou de cette nuit de lune était traversé par instants de

sons aigus. Ils créaient comme une déchirure dans ce souper oriental. La salle était équipée d'un système original de sonorisation. Chaque son, d'où qu'il vienne, montait vers la coupole, puis se diffusait uniformément. Le résultat allait à l'encontre de la stéréophonie destinée à reproduire la réalité. Ici, c'est de l'irréel qui se créait. Marie observait Jian Chisheng, penché vers la petite Titi, fin visage enfoui dans l'ombre de l'homme, et elle découvrit ainsi la source des parasites : la petite demoiselle s'emportait. Marie en éprouva une certaine satisfaction. Cette nuit en suspension en prenait de l'épaisseur. De nombreuses réalités bougeaient sous les faux-semblants. Elles faisaient fluctuer les causes. La petite était mécontente ! Son petit visage de porcelaine s'empourprait, la colère lui donnait vie. Tiens donc ! Son corps minuscule recélait tant d'énergie qu'elle dominait Jian Chisheng. Titi prit alors du relief aux yeux de Marie, qui la comprenait d'une certaine façon. L'existence déconstruite par le postmodernisme se reconstruisait d'elle-même.

Pour remonter aux origines, celui qui avait introduit Titi était assis en diagonale par rapport à Marie. Dans l'ombre, son visage semblait relativement large. Sa chevelure rejetée en arrière était coiffée en queue de cheval, avec juste une mèche tombant sur le front. Son costume noir accentuait la pâleur de son visage, d'un blanc d'ivoire très dense qui le rendait encore plus profond. Quand le regard se concentrait sur ce visage, on en distinguait clairement tous les détails, yeux noirs brillant comme des étoiles et dents blanches. On ne

pouvait se défendre de frémir car tant de beauté inquiétait chez un homme. Cette beauté ne se cantonnait pas aux traits du visage, elle était encore plus dans le regard. On osait à peine le croiser. La flamme changeante du regard vous tenait sous le charme. D'où venait un tel pouvoir de séduction ? Il semblait que le mot *séduisant* eût été créé pour lui alors qu'en général, on se figure qu'il qualifie plutôt une femme. Mais c'est un préjugé, la vraie séduction n'est attachée ni à un sexe ni à un âge. On était incapable de dire à quelle tranche d'âge il appartenait. La vingtaine ? La trentaine ? La quarantaine ? La cinquantaine ? Impossible de le préciser. Tandis que vous l'observiez, il rayonnait peu à peu. Il rejetait dans l'ombre les autres visages qui donnaient tous une impression de réalité, alors que le sien était surréel. Sa main posée à côté de son assiette, une assiette en verre lisse et brillante comme perle et jade, cette main aussi était en évidence : cinq longs doigts effilés. Pas féminins car les doigts des femmes sont trop fragiles, faits d'une matière trop ténue ; pas non plus des doigts masculins, trop grossiers. Ses mains, à la fois sensibles et fortes, à quoi pouvaient-elles bien servir ? A rien, elles étaient entretenues pour être admirées. Cette beauté gratuite, tel un gouffre, était vertigineuse. Vraiment vertigineuse.

Il s'appelait Tseugong, du nom du disciple de Confucius. Ce nom lui conférait un air ancien. Il avait traversé quelques millénaires et paraissait brusquement moderne, c'est-à-dire qu'il n'était pas daté. Tseugong ne faisait qu'une apparition à cette

table. Aux deux tiers du souper, il s'en alla. Il embrassa d'abord ses voisins, lança à la ronde des regards d'adieu, puis se leva, et un instant plus tard, il avait disparu. L'obscurité combla rapidement le vide laissé par son départ.

Il glissa à grands pas sur le sol de verre sous lequel des lampes semblaient autant de fleurs de lotus naisant sous les pieds. De verre lui aussi, l'escalier aurait donné le vertige à un homme ordinaire. Il n'aurait pas osé s'y aventurer. Tseugong le dévala avec la souplesse d'un chat. En passant entre les tables, il rattrapa au vol un verre vide qui tombait d'un plateau. A l'évidence, le petit serveur était nouveau, comme en témoignaient les plis encore marqués de son costume noir. Sans attendre ses remerciements, Tseugong avait déjà franchi la porte. Il resta immobile un moment devant ce Palais de cristal pour décider de la direction à prendre, puis il partit d'un bon pas. Il devait se rendre à un autre souper qui allait tout juste commencer !

La foule débordait. Des hommes et des femmes élégants et beaux. Une lumière venue on ne sait d'où jouait parmi eux. Le sol était pavé de galets à l'ancienne récemment posés. Des constructions de brique entourant une place abritaient sous des toits de tuiles une succession de devantures remplies de mannequins sans yeux, figures de cauchemar. Impossible d'imaginer qu'à l'extérieur de ce quartier, des milliers et des milliers de familles étaient endormies dans le plus profond silence, alors qu'ici se retrouvaient tous les noctambules de la ville.

Tseugong sortit de cette ville dans la ville. Il arriva dans une rue silencieuse où stationnaient plusieurs taxis. L'un d'eux s'approcha sans bruit, la portière s'ouvrit, Tseugong s'y engouffra et referma la porte. Aussitôt, les lumières des réverbères défilèrent par les fenêtres tel un flot silencieux. Caché dans la pénombre de la voiture, le visage de Tseugong était une lampe qui s'éteignait dans cette nuit aussi animée que le jour.

Sa rétine conservait l'image d'une scène qu'il venait d'observer, ainsi que ses suites. L'image de Titi. Petit visage fermé, plein de colère contenue. Il haussa les épaules, impuissant, d'un geste théâtral, bien qu'il n'y eût personne pour le voir : elle n'avait même pas identifié le rôle de chacun ! Et voici qu'elle surgissait sans crier gare. Ils se comprenaient aussi mal qu'une poule parlant à un canard. A cette pensée, il laissa échapper un rire, trouvant que c'était bien ainsi. Naturellement, c'était un peu obscène. Voilà pourquoi il ne fallait pas recommencer, une fois n'était pas coutume. Lui-même agirait autrement. Puis lui revint le souvenir d'un jour, à Hambourg, où il marchait dans le quartier de la gare. Quelques garçons au crâne rasé l'avaient appelé, comment déjà ? « Petit rat futé ». Il aimait l'appellation, petit rat futé ! Petit rat futé, il l'était. Tout le monde savait que c'était un petit rat futé, sauf Titi. Elle, ne savait rien. Avec la témérité d'une provinciale, elle avait surgi sans crier gare.

Comme des lucioles, les phares des voitures vous inondaient de lumière, puis, arrivés devant vous, ils s'écartaient pour disparaître derrière. Dans cette

nuit où flottait une odeur subtile et pénétrante, il pouvait entendre des rires furtifs. Ici, le rideau venait à peine de s'ouvrir, alors que d'où il venait, ils en étaient au final. Ils se prenaient pour les maîtres de la nuit, alors qu'ils n'étaient que des vieillards ayant connu la vie nocturne de la précédente dynastie. Ils ignoraient que l'époque évoluait et que la vie nocturne se transformait. Cependant, il les respectait comme la tradition qu'ils représentaient. Ils avaient eu leur heure de gloire, mais avec les limites inévitables de leur histoire personnelle. C'est ainsi qu'ils ne pouvaient se plonger dans la vie nocturne, en saisir tout le cœur, alors que lui en était capable.

Le taxi s'arrêta devant une maison de style européen des années trente. Il descendit après avoir réglé la course. Cette demeure était nichée dans un coin écarté. La porte en fer forgé était entrouverte, il s'y faufila pour entrer dans une cour couverte de gravier. Une petite maison en pierre s'élevait dans la cour, avec des fenêtres ogivales profondément enfoncées. La porte s'ouvrait sur le côté. Il monta les marches et entra. Sous un dôme discutable, des chaises et des tables de chêne foncé sans nappes laissaient voir nettement tenons et mortaises, ainsi que l'assemblage des panneaux de bois. Au centre s'élevait un escalier en bois donnant sur un balcon circulaire formant galerie. Dans des niches étaient allumées des lampes en forme de bougies comme dans un château du Moyen Age. Dans un espace libre au pied de l'escalier, l'orchestre était en train de s'accorder. Le bocal du saxophone, tel un

serpent, s'emboîtait dans le corps de cuivre. Tseugong arrivait juste à temps. Quelqu'un le héla : Tseugong ! Tseugong ! avec un accent étranger. On le trouvait grand quand il était parmi des Chinois, mais il n'était plus que de taille moyenne au milieu des étrangers. Les silhouettes des invités allaient et venaient, se rassemblaient autour des tables et formaient des groupes. Ils ne se connaissaient pas forcément, mais leur présence en ce lieu en faisait des amis. Tseugong prit place et salua les convives, des plus proches aux plus éloignés. Il s'exprimait en allemand. C'était son ami allemand qui l'avait interpellé. A l'étranger, entendre votre propre langue vous fait chaud au cœur ! Ils considéraient tous Tseugong comme un proche. On lui apporta la boisson qu'il avait demandée, puis le chanteur se fit entendre. C'était un Chinois d'une vingtaine d'années qui avait un timbre de voix asexué, une voix d'enfant, à la mode ancienne, tel un castrat. Il chanta une mélodie, puis une autre, et fut applaudi à chaque fois. Sous cette voûte gothique de petites dimensions, de la taille d'un jouet, les sons se propageaient avec la finesse de fils de soie. Les harmoniques se déployaient dans tout le spectre, vague après vague.

Ses voisins voulaient tous trinquer avec Tseugong. La mousse blanche débordait des chopes de bière, comme la neige à Noël. Tseugong ne buvait pas de bière, mais du tonic, pour éviter à son corps de se déformer. Les gros ventres et les poches sous les yeux, la peau terne et blanche comme la chaux, tout cela venait de la bière. On pouvait dire en